

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 7 SEPTEMBRE 1889

## SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

## LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

(Suite)

—Madame, dit-il, à cette dernière, je vous ramène Georgie un peu souffrante. Elle se plaint de la tête.

—Mon Dieu, qu'as-tu ? demanda Mme Chaniers déjà alarmée.

—Dans la boutique chinoise où nous sommes allés chercher la potiche, répondit la fillette, il y avait une bizarre et pénétrante odeur de musc, de patchoulis, d'encens, de je ne sais pas quoi, mais quelque chose de très fade qui m'a tout de suite porté au cœur. C'est probablement tout cela réuni qui m'a fatiguée. J'ai sans doute la migraine, pas davantage.

Sir Jonathan prit la main de Mlle Chaniers.

—Vous avez la peau fraîche, Georgie, dit-il : ce ne sera rien.

Ce matin, la maladresse de Mlle Vergnes a troublé votre digestion ; les odeurs désagréables de la boutique vous ont donné mal à la tête ; tout cela réuni vous a gratifiée en effet de la migraine. Une tasse de thé et un bon sommeil, il n'y paraîtra plus.

Il se leva.

—L'heure me presse, dit-il, je m'en vais. Je reviendrai demain au soir probablement, tâchez d'être vaillante. Après-demain nous irons ensemble porter à l'ambassade des Etats-Unis les papiers grâce auxquels je deviendrai tout à fait votre père.

Il prononça ce dernier mot d'une voix extraordinaire, très douce, mais qui tout à coup s'éteignit dans sa gorge comme s'il allait perdre connaissance.

Mais subitement, il se redressa et parvint à se ressaisir :

Adèle, en effet, le regardait d'une façon étrange ; elle, jusque-là, pourtant si indifférente à tous les témoignages de l'ardente affection qu'il prodiguait constamment à Georgette.

—Etait-elle tout à coup jalouse de sa fille ? . . .

Ou bien ? . . .

Jonathan, fort angoissé de ses réflexions, prit sur lui de ne pas embrasser Mlle Chaniers.

Ce fut sur la main de la mère qu'il appuya ses lèvres longuement, profondément, en murmurant ce seul mot :

—Pensez à moi, Adèle ! . . .

Il la regardait tendrement.

Avec une joie profonde, et qui se refléta aussitôt dans ses yeux, il constata qu'à son nom prononcé pour la première fois par lui, la jeune femme n'avait pas paru fâchée, plutôt heureuse, au contraire.

Georgette s'était jetée sur un fauteuil bas, et la tête renversée en arrière, elle semblait assoupie, ayant les yeux fermés.

—Ne l'éveillez pas, dit Adèle doucement. Si elle peut dormir jusqu'au dîner, c'est à-dire une heure et demie ou deux heures, son indisposition se dissipera.

Sir Pierce s'éloigna sans oser ajouter un mot.

Inquiet, il l'était un peu.

Mais après tout, une migraine, c'est si peu de chose.

—Oui, se dit-il en montant en voiture, demain je la trouverai plus belle et plus fraîche que jamais ! . . .

Quand elle ouvrit les yeux, la jeune fille était brisée ; sa migraine, loin de se calmer, avait augmenté avec le mal au cœur particulier qui accompagne ce genre d'indisposition.

Bientôt aux intolérables élancements dans les tempes, les vomissements vinrent s'ajouter.

Quoiqu'une sorte de répugnance invincible eût succédé chez Suzanne depuis la veille, à la passion insensée qui remplissait depuis dix-sept ans son cœur pour l'enfant qu'elle avait élevée, la jeune gouvernante déshabilla elle-même la petite malade, la porta dans sa jolie chambre aux murs roses, la coucha dans son lit de laque blanche.

Peu à peu, malgré les soins d'Adèle désespérée, la peau de la jeune fille devint plus brûlante, ses magnifiques yeux se cernèrent d'une large raie noire, ses lèvres blanchirent tandis qu'une soif ardente la dévorait.

Elle se plaignait surtout de la gorge et des reins.

—Il faut envoyer chercher le médecin, déclara Mme Chaniers, vers neuf heures, à Pierre aussi inquiet qu'elle.

—J'y vais moi-même, répondit aussitôt M. de Sauves, car s'il n'est pas chez lui, j'irai voir au cercle.

C'était toujours le docteur Garniers qui soignait la famille, et qui était resté l'ami du frère et de la sœur.

La tête de Georgette se promenait tout à fait, son visage de pâle qu'il était avant le dîner, devenait d'un rouge cramoisi, une grande oppression faisait siffler sa poitrine.

Elle ne paraissait reconnaître ni sa mère ni Suzanne.

De temps à autre, seulement, elle se soulevait haletante sur son oreiller et d'une voix à peine intelligible, elle disait :

—A boire ! . . .

Et lorsque Adèle se précipitait, une tasse à la main, elle s'en emparait convulsivement, fiévreusement, la buvait glouonnement d'un trait, et retombait en arrière, plus brûlante qu'avant, inconsciente et gémissante.

—Suzanne ! toutes nos imaginations vont porter malheur à cette enfant, dit enfin la pauvre mère affolée. Je suis désespérée, vois comme elle souffre ! . . . Elle est bien mal, je t'assure ! . . .

Mais la gouvernante, qui deux jours auparavant fût devenue elle-même stupide d'angoisse et de douleur, gardait son sang-froid et son calme, sans s'alarmer, sans s'inquiéter même.

—Attendez donc le médecin pour vous désoler ainsi, répondit-elle. Après son arrivée, nous verrons bien ce qu'il dira. Je suis sûre que ce n'est rien.

—Comme tu prends ces choses ! . . .

—Ne faut-il pas un peu de raison, dans la vie ?

—Tu parles de raison quand ma fille est là, brûlante de fièvre, ne me comprenant plus, ne me voyant plus ! . . . Mais c'est ma fille, Suzanne ! . . . Tu entends, ma fille ! . . .

La femme de charge regarda son amie avec une grande pitié, puis tout à coup décidée :

—Votre fille ? dit-elle tout bas, en êtes-vous sûre ? . . .

Adèle se leva droite :

—Tu sais quelque chose que tu me caches, fit-elle avec des yeux où s'allumaient toutes les folies. Maintenant tu en as trop dit ou pas assez, je veux connaître le reste ! . . .

On entendait monter dans l'escalier.

—Taisez-vous, répondit impérieusement Suzanne, voici Pierre, voici le docteur Garniers, ils ne doivent se douter de rien.

Quand ils seront partis je vous dirai tout ce que je sais si vous avez du courage pour m'écouter et me comprendre !

—J'en aurai

—C'est très grave.

—Mon Dieu ! que crois-tu donc ? . . .

—Je ne crois pas, entendez-vous, je suis sûre ! . . .

Elle dit ce mot, *sûre*, avec une telle expression, qu'Adèle jeta un cri.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda Pierre en se précipitant dans la chambre.

Le docteur Garniers était derrière lui.

—Il y a que Georgette ne nous reconnaît plus, répondit aussitôt Suzanne, et qu'Adèle devient folle.

—Eloignez-la, dit le médecin dont le visage soucieux frappa la jeune gouvernante.

Mais Mme Chaniers releva la tête. Dans ses

yeux, affreusement dilatés, on voyait une extraordinaire énergie.

—Ma place est ici, au chevet de ma fille, dit-elle catégoriquement, il est inutile d'insister, je ne la quitterai pas.

Le docteur s'approcha du lit, examina la malade, posa quelques questions, puis se fit donner une plume et de l'encre et dicta une prescription.

Après avoir assuré Mme Chaniers que ce ne serait rien, le docteur prit congé de la famille en disant qu'il reviendrait bientôt.

Les deux femmes, restées seules, reprirent alors la conversation interrompue par l'arrivée de Pierre et du médecin.

Suzanne raconta à sa maîtresse tout ce que nous savons déjà concernant Jonathan Pierce, et assura à Mme Chaniers que Georgette n'était pas sa fille, mais bien celle de sir Pierce, l'assassin de son mari.

Aussitôt celle-ci se redressa haletante, subitement éveillée de la stupeur de folle qui l'envahissait.

—Pas ma fille ! . . . répéta-t-elle. Quoi ? . . . Qu'est-ce que ça veut dire ? . . .

—Que l'infâme assassin qui a tué votre mari, vous a également volé votre fille, celle qui venait de naître, pour la remplacer par la sienne que vous avez nourrie et élevée.

—Mon Dieu ! . . . mon Dieu ! . . . Qu'est-ce c'est ? . . . Ne me trompes-tu pas pour m'apaiser, me calmer, me consoler ?

A ce moment, la portière qui séparait la salle à manger du petit salon se souleva et Pierre, plus blanc qu'un fantôme, se montra aux deux femmes.

—Pierre ! . . . Pierre ! . . . murmura Adèle éperdue, si tu savais ce que me dit Suzanne !

Elle vint tomber mourante dans les bras de son frère.

Celui-ci la porta sur le canapé du petit salon.

—J'ai entendu la déclaration de Suzanne, dit-il très grave.

—Et tu la crois, cette histoire ? . . .

—Si Suzanne l'affirme, oui, absolument.

—Pourquoi ne l'as-tu pas racontée plus tôt ? demanda Mme Chaniers.

—Je ne le sais que depuis hier.

—Comment cela ?

—Faut-il tout vous dire ?

—Certes ! firent en même temps le frère et la sœur.

—Depuis l'arrivée de sir Jonathan Pierce, je suis tracassée, bourrelée, malheureuse. Dès le premier jour que je l'ai vu ici même, dans ce petit salon, son regard gris m'a révélé l'assassin de Georges, cet Eugène Gages que vous avez si vainement cherché partout.

—Lui ! s'écria Pierre. Allons donc ! . . . Il est fils d'un avocat célèbre de la Nouvelle-Orléans, issu d'une famille noble anglaise, établie jadis en Louisiane, et cousin de sir James Pembroke qui a été élevé avec lui !

—Mais qui l'a perdu de vue de dix-sept à vingt-cinq ans.

Est-ce que pendant ces huit ou neuf années écoulées, le véritable Jonathan Pierce n'a pas pu mourir de n'importe quelle façon, et l'autre, ce scélérat, cet assassin, ce bandit à l'adresse infernale, se mettre dans sa personne, et prendre avec ses papiers, sa physionomie et sa tournure ? . . .

—Eugène Gages était brun, celui-ci est blond.

—Les cheveux, la peau, la barbe, tout se transforme excepté les yeux. Or n'avez-vous pas remarqué que celui-ci a un teint de blond rose, un peu coloré, qui ne s'altère jamais, même quand ses lèvres pâlissent ? . . .

Est-ce que c'est naturel, ça ?

Et son regard ? . . .

Vous avez pu l'oublier, vous autres, moi, jamais.

Ce sont les yeux d'Eugène Gages, je vous dis, j'en suis sûre, je le jurerais sur ma vie même ! . . .

Alors, cette extraordinaire affection pour Georgette, jointe à ce regard-là, ce regard qui m'avait si fort troublée, le premier soir, m'a donné à penser.

Je me suis souvenue de l'apparition vue par moi la nuit du crime devant le berceau de l'enfant.